

Nicolas JALLOT cours 1984

Extrait du bulletin de décembre 1992

Nicolas Jallot (c. 1984),
photo-journaliste dans l'ex-Yougoslavie

Après Cuba, Haïti, le Kurdistan, l'Irak (Ha labia et la frontière iranienne), Sao Tomé et l'Angola: deux séjours dans l'ex-Yougoslavie et plus particulièrement la Bosnie.

L'évolution du conflit y est catastrophique. Exercer notre profession s'avère difficile. 50 journalistes y sont morts depuis un an. Lors de nombreux combats ou bombardements le gilet pare-balles et pare-éclats aide le " facteur chance ", afin que nous nous en sortions indemnes.

Vous trouverez ci-joints quelques uns de mes témoignages sur cette terrible guerre ... qui ne l'oublions pas se déroule à notre porte ... au coeur de l'Europe.

Je pars en décembre 1992 au Chili avant de retourner en Bosnie et en Russie continuer mes travaux sur l'ex-URSS.

Bien amicalement.

Nicolas Jallot

Nicolas Jallot dans la ville assiégée Sarajevo sous le feu des Serbes

Ces journées de juin 1992 resteront sans doute à jamais gravées dans la mémoire des 300.000 habitants de Sarajevo. 300.000 personnes prises en otage, encerclées, par la folie destructrice et meurtrière des milices Serbes complètement acquises à la "cause" de leur chef, Slobodan Milosevic. Un homme prêt à tous les sacrifices pour parvenir à son rêve d'unification de tous les territoires où vivent des populations serbes. La vie des habitants de Sarajevo pèse à ses yeux bien peu face à son désir d'être à la tête d'une grande Serbie. C'est ainsi que Sarajevo où vivent 40 % de Musulmans (Slaves islamisés pendant l'occupation Turque), 30 % de Serbes et 20 % de Croates, est devenu une ville martyre.

A la frontière de l'Orient et de l'Occident, Sarajevo était jusqu'à ces derniers mois un véritable creuset d'ethnies, de civilisations, et de cultures. C'était un réel bonheur que de parcourir les ruelles du centre-ville, découvrir les échoppes multicolores des artisans, se perdre parmi la multitude de mosquées, d'églises catholiques ou orthodoxes et de gravir les collines qui encerclent la ville, pour y découvrir les dizaines de minarets qui émergent de la vieille cité fondée par les Turcs.

Une époque révolue. Désormais, la vieille ville est désespérément morte.



Quelques passants courent en rasant les murs et les bâtiments dévastés. Tous les autres préfèrent rester chez eux. Les tirs, au canon et au mortier, des milices Serbes dissimulées sur les hauteurs, sont perpétuels. Les immeubles n'ont plus de fenêtres. On entend presque une détonation toutes les cinq secondes. Parfois, un sifflement et une explosion. Cris de panique d'une famille qui tente de se sauver d'une maison qui part en fumée. Des victimes qui auront bien du mal à se reloger ou qui iront grossir les rangs des blessés à l'hôpital de Sarajevo.

Le soir venu, alors que les bombardements s'intensifient, tous les habitants se terrent dans les caves. Blottis les uns contre les autres, dans un périmètre réduit, les Bosniaques désespérés tentent de survivre.

Ce soir-là, Karic Mugoïm, 21 ans, n'aura qu'un peu de pain à manger. Et il n'y a pas d'eau. Sa famille pleure, craque. Il lui faut aller reconforter ses parents, proche de la crise de nerfs. Il faut dire que son frère, Hasan, père de quatre enfants est mort quelques jours plus tôt, fauché par un obus. Musulmanes, serbes ou croates, les familles bosniaques portent toutes désormais le deuil d'un proche. Ils n'en peuvent plus et pourtant, il leur faut s'organiser. Dès qu'il pleut, il faut s'empresser d'aller récupérer l'eau des gouttières. Mais c'est aussi le moment que choisissent les Serbes pour intensifier les tirs d'artillerie lourde.

" Ce sont des terroristes " explique Sléna, Croate mariée à un Serbe et qui explique que les Serbes de la ville ne sont pas comme ceux des collines. Ceux qui vivent à Sarajevo subissent comme les autres les tirs d'artillerie. Le soir, dans un immeuble près de la cathédrale, quelques familles serbes partagent leurs abris avec leur amis Croates ou Musulmans. Depuis des années, ils vivent ensemble, en bon voisinage et n'ont pas l'intention de se séparer après le conflit. « L'immeuble restera cosmopolite » déclare un Musulman. « Le conflit est politique, ni ethnique, ni religieux, contrairement à ce que l'on pourrait croire ». Les Serbes de Sarajevo approuvent, conscients de la folie de leurs compatriotes qui suivent aveuglément Milosevic.

Au cimetière, Hamid Dullman et sa femme restent immobiles devant une tombe. C'était leur fille unique. Elle avait 16 ans et elle est morte trois jours plus tôt alors qu'elle venait de quitter son abri pour aller chercher de l'eau et du pain. En larmes, le couple crie sa haine de cette guerre imbécile.

L'hôpital reste étonnamment bien structuré dans une ville où partout les bombardements ont fait des ravages. Toutefois, tous les blocs opératoires ont été transférés dans les caves. Les arrivées de blessés sont incessantes et pourtant les médecins gardent leur calme. Ils travaillent avec les moyens du bord, les antibiotiques et surtout l'eau faisant cruellement défaut. Entre deux interventions, le docteur Zdravkotrolic raconte : « Avant, j'étais yougoslave. Aujourd'hui qu'est-ce que je suis ? Je ne sais plus ». Cet homme, comme de nombreux habitants de Sarajevo est issu d'une famille mixte : sa mère est Serbe, son père est Croate. Par habitude, il sait que les différentes ethnies de la ville peuvent vivre harmonieusement ensemble et fustige comme beaucoup la propagande serbe qui présente les Musulmans comme des extrémistes engagés dans une Jihad. Difficile de croire en effet que ces Musulmans de Bosnie soient des fondamentalistes religieux. Il est d'ailleurs très rare à Sarajevo de voir une femme porter le Tchador ... C'est une guerre politique" assurent nos interlocuteurs bosniaques de toutes confessions. Une sale guerre qui fera encore des milliers de morts, qui fera de Sarajevo un nouveau Beyrouth. Les Bosniaques, qui ont tous cessé leur activité, se contentant « de survivre » se sont résignés à vivre encore de nombreuses nuits de terreur.

Deuxième séjour : août 92

Il y a : « URGENCE ». Dans toute la Bosnie, et surtout dans les villages, la guerre civile laisse place à l'HORREUR 1 L'épuration ethnique s'avère tristement efficace. Il faut arrêter ce carnage.

« **Faute d'une intervention militaire occidentale, la Bosnie se trouve contrainte de se tourner vers les pays Islamiques** ». Pensons à l'Europe de demain et arrêtons la politique de l'autruche ! (les camps ne sont pas de tristes souvenirs de la Deuxième Guerre Mondiale, ils existent encore en 1992 en ex-Yougoslavie).

Nicolas Jallot (c. 1984)
Novembre 1992

Extrait du bulletin de mars 1994

La Russie à la dérive, par Nicolas Jallot (c. 1984)

Régulièrement en reportage dans l'ex-Union Soviétique, depuis 1987, Nicolas Jallot nous livre ici ses craintes et ses espoirs. Nicolas Jal/at prépare un ouvrage de ses reportages pour montrer que si la Russie veut ressembler à l'Occident, et y parvient parfois, elle demeure heureusement différente.

« L'idée russe » telle qu'elle se présente aujourd'hui permet-elle de construire l'avenir ou n'est-elle qu'un magma idéologique sur lequel fantasment les nostalgiques de la Sainte Russie ou du communisme ?

Malgré le renouveau religieux, qui tente de redevenir la conscience collective du peuple russe, la société russe paraît dépaycée, sans repère, et à la recherche d'une identité nationale. Deux ans après le putsch manqué et l'éclatement officiel de l'Union Soviétique qui s'en suivit, les Russes croyaient trouver la démocratie occidentale en un coup de baguette magique, mais ils découvrent le chaos et les vieux démons n'ont pas entièrement disparu. Les graves événements d'octobre 1993 nous ont rappelé qu'une démocratie naissante est toujours très fragile. Les lendemains qui chantent n'auront-ils été qu'un rêve ?



Des négociations sont en cours pour rendre l'église Basile-le-Bienheureux, qui se dresse sur la place Rouge, au patriarcat.

En octobre dernier un article d'un grand quotidien russe débutait ainsi : « Un homme est mort à Volgograd. Et alors, dira le lecteur ! si c'était un extraterrestre... » . Depuis la disparition précipitée, mais peut-être pas encore définitive, du communisme, la société russe semble gagnée par un sentiment qui fut longtemps réservé à ses dirigeants : le cynisme.

La Russie vit douloureusement sa renaissance. L'ultime tentative de retour en arrière en est un des avatars. Il faudrait tirer un trait sur le passé. La majeure partie de la population ne reçoit aucun avantage des réformes engagées. Si les luttes entre l'Exécutif et le Législatif sont importantes et paralysent le pays, elles sont, aux yeux des Russes, éloignées des difficultés de la vie quotidienne. Les temps nouveaux, qui ont bouleversé leur mode de vie, sont surtout synonymes de paupérisation. Alors que les cantines populaires affichent complet, le mot business est sur toutes les lèvres. A la sortie du métro et dans les passages souterrains, de vieilles femmes vendent saucissons, pommes de terre, bouteilles de Coca Cola ... Achetés une centaine de roubles à l'autre bout de la ville, ces produits sont revendus trois fois plus cher dans ce quartier où on ne les trouve pas en ce moment.

Parallèlement à ce « petit business », le « gros business » se développe très rapidement. Contre quelques valises de billets verts, tout s'achète : Rolex, lance-roquette, Mercedes, MIG, etc ... On peut même monnayer un passeport étranger et acquérir ainsi la citoyenneté de certains pays. Dans ce climat une Mafia se forme et la corruption prend une ampleur encore jamais atteinte. Les jeunes, souvent livrés à eux-mêmes, usent de tous les moyens pour se procurer de l'argent : trafics, vols, meurtres ... Victimes de la crise économique, ils errent dans les rues à l'affût de petits boulots (souvent contrôlés par la mafia) et finissent par déraiper. Arrêtés, ils échouent dans l'univers terrible des camps de rééducation.

« Les jeunes détenus nous renvoient l'image de la Russie d'aujourd'hui... paumée ! » nous déclare en soupirant une psychologue de camp, en ajoutant : « ils sont le reflet de notre société ! ».

Une société qui, désemparée devant tous les bouleversements, est à la recherche d'une identité nationale ...

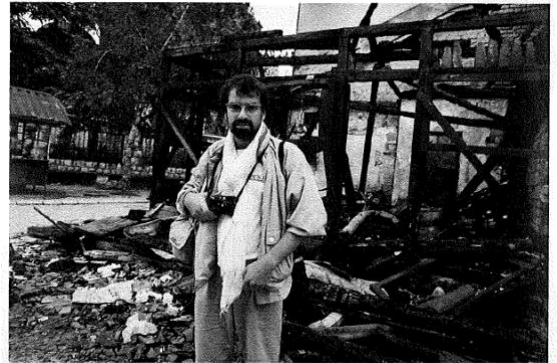
Dans ce contexte, la religion veut reprendre sa place au sein de cette nouvelle société. Beaucoup de Russes essayent de retrouver des valeurs morales et spirituelles qui ont perduré à travers les siècles. Mais l'Église russe, en crise, est profondément marquée par les 70 années d'athéisme militant qui viennent de s'écouler. Le désarroi religieux éprouvé par les Russes est grand et il est urgent de ranimer l'Espérance ...

Nicolas Jallot (c. 1984)

**

Lettre d'un ancien élève du cours 1984

1989 fut l'année de tous les espoirs. L'image de ce père de famille chinois, seul, un seau à la main, qui stoppe une colonne de chars sur la place Tien an Men à Pékin bouleverse les démocrates de tous les pays (cette photo reçut le « world press » de l'année). Quelques mois plus tard, sous l'impulsion de M. Gorbatchev (qui recevra le Prix Nobel de la Paix), le rideau de fer s'effondre. Que d'espoirs (et d'illusions) naquirent de cette « chute du mur » ... Mais deux ans plus tard ... tout bascule : l'ex-U.R.S.S. éclate ; le monde penche et les États-Unis en profitent pour se lancer à « la conquête du monde » en prétendant instaurer « l'ordre mondial ».



1993 - Nicolas Jallot en Bosnie.

Éphémère et trompeur instant que la libération du Koweït !

Depuis trop d'images fort peu héroïques sont venues ensevelir celle du Chinois solitaire qui, défiant les blindés, nous redonnait espoir ... l'ex-Yougoslavie s'embrase et les vieux démons réapparaissent.

La Bosnie nous a rappelé que notre société est indifférente à l'égard des crimes qui se déroulent sous nos yeux. Nous pouvons haïr nos élus ; même s'ils ne sont que les représentants d'une société vide de sens, ils ne savent pas redonner l'espoir nécessaire pour combattre un mutisme omniprésent dans nos vies.

Qu'avons-nous fait de nos rêves de jeunes Combréens ?

Avons-nous fait passer les messages qui nous étaient chers ... il y a dix ans ? Dix ans déjà ! diront certains

...

Je serai plus optimiste, et préfère dire : " seulement dix ans », alors gardons espoir et contribuons à changer ce monde, comme nous l'envisagions il y a seulement dix ans ... bon anniversaire à tous !

Nicolas Jallot (c. 1984)

Extrait du bulletin de septembre 1997

« RUSSIE, la Faucille et la Seringue » - génération mafia - de Nicolas JALLOT - Editions du Félin



Du Cours 1984, lauréat du C.N.L. (Centre National des Lettres), 1996, Nicolas Jallot, journaliste, est l'auteur de « Haïti, dix ans d'histoire secrète >>, éditions du Félin, 1995, plébiscité par la critique. Spécialiste de la Russie et de l'ex-URSS, il est collaborateur à la revue « Cahiers d'Europe>>, dont le premier numéro était consacré à la présence des religions en Europe.

Au cœur de l'ex-U.R.S.S., 1991-1997

Comment évoquer aujourd'hui l'ex-U.R.S.S. ?

Les analyses sur le post - communisme sont déjà nombreuses et le plus souvent œuvre de spécialistes. Et si Nicolas Jallot est l'un des - il partage son temps entre la France et la Russie depuis une dizaine d'années - son regard sur le destin russe et les nouvelles républiques n'est pas seulement le produit d'un pur analyste.

Le cœur de son ouvrage se lit comme le carnet de bord d'un voyageur « informé », certes, mais sa démarche est toujours enrichie par une volonté de saisir ce que d'aucuns auraient appelé l'« âme russe », l'âme d'un univers sorti il y a dix ans de la glaciation post-stalinienne et encore sous le choc du coup de balai gorbatchévien, au risque de l'imprévisible Eltsine.

Au cœur de son livre, la question de la drogue avec ses enjeux multiples, politiques et géopolitiques, économiques et humains.

De l'Afghanistan à Saint-Pétersbourg, de l'Oural aux républiques du Caucase, de l'Asie centrale à la Tchéchénie, Nicolas Jallot suit les chemins de la drogue, met au jour les pouvoirs troubles entre l'ancien pouvoir communiste (le KGB) et les circuits de la drogue, et rapporte les témoignages de mafieux, vrais maîtres d'œuvre du système.

Ses recherches le conduisent aussi à New York où la nouvelle immigration russe - un monde digne d'un roman de John le Carré - compte parmi les arrivants récents des figures de la pègre la plus active et la plus imaginative au monde ...

Un voyage au cœur de l'ex-U.R.S.S. qui, loin de répéter les clichés sur un pays insaisissable, fait le bilan de la perestroïka, donne des pistes pour comprendre l'après Eltsine, indique les risques pour la démocratie naissante, et, de façon inquiétante, mesure les dangers de dérives mafieuses qui guettent l'ancienne galaxie du socialisme réel.

Un livre passionnant et riche d'informations inédites, qui se lit tel un carnet de voyage à travers le temps et éclaire sur l'avenir proche de la Russie.



Extrait du bulletin de septembre 1998

Rencontre avec Edouard Chevardnadzé, Président de la Géorgie
Tbilissi, août 1998.

Est-ce qu'un ancien chef du KGB peut devenir un bon Président démocrate ?

A cette question, l'ancien chef de la diplomatie soviétique Édouard Chevardnadzé, hilare, répond avec humour : « Je dirais simplement qu'un pays démocratique ne peut pas être construit par quelqu'un qui est issu d'un régime et système totalitaire et qui reste en faveur de ce système. Concluez vous-même ... ». La boutade est à l'image du personnage ; sympathique et ambiguë. Chevardnadzé, qui affectionne et entretient un humour de chaque instant, est un homme politique au destin étonnant et peu commun. Après une brillante carrière au sein du Parti Communiste, il devient ministre de l'Intérieur, premier secrétaire du Parti de la république géorgienne dans les années soixante-dix, puis ministre des Affaires Étrangères de l'Union soviétique sous Gorbatchev et... président de la République de son pays natal, la Géorgie.

Cependant, certains Géorgiens restent sceptiques sur ses réelles intentions. A l'image de Vakhtang, étudiant en histoire, qui se demande « Comment peut-on créer un système démocratique quand on gère ses cadres à la manière soviétique ? » avant de préciser : « Le corps géorgien se démocratise mais la tête reste communiste. Les étrangers ne veulent voir que l'image du père de la perestroïka. Ils refusent de voir la corruption, omniprésente au sein même de l'appareil de l'état, et les magouilles des membres de la famille de Chevardnadzé »



Le Président Chevardnazé avec Nicolas Jallot.



Une interview dans la bonne humeur.

Le chef de l'État ne peut nier ces faits. Il avoue que « les membres de ma famille, certains de mes proches, symbolisent ceux que l'on veut combattre, les corrompus. La corruption étant le frein principal aux réformes économiques du pays. A l'époque soviétique, le problème était plus simple à résoudre car il existait la méthode du poing sur la table. Aujourd'hui, tout le monde veut vivre libre et faire ce qui lui plaît. C'est aussi pour cette raison que la lutte contre la corruption devient très dure. Nous sommes en train de créer une nouvelle institution où les membres auront des salaires très élevés et des droits très larges. Si le parlement adopte cette loi, alors je vais pouvoir combattre mes proches. Si ce projet ne voit pas le jour, la corruption va nous coûter très cher. Mais, pour les membres de ma famille, je ne peux répondre que de moi et de ma femme. Mes enfants sont grands, adultes. Que puis-je faire ? » conclut-il, visiblement embarrassé ...

Pourtant, personne ne met en doute la bonne volonté du président. Même au sein de l'opposition, l'homme qui a fait fondre un glacier de soixante-dix ans d'épaisseur est respecté pour ses engagements et son honnêteté. Pour Irina Sarichvili, député de l'opposition et présidente du Parti National Démocrate « Chevardnadzé sait que la seule voie sur laquelle la Géorgie doit s'engager est celle de la démocratie. Il joue au stabilisateur et se présente toujours comme l'ultime recours. L'homme est malin, il sait utiliser chaque situation en sa faveur et il est indéniable qu'il va réussir à instaurer un État de droit en Géorgie, même si les gens sont fatigués d'entendre parler des réformes et souhaitent voir leur quotidien s'améliorer ». Car pour beaucoup de Géorgiens, l'indépendance a été synonyme de paupérisation et une grande partie de la population se demande ce que fait réellement l'Etat pour améliorer son sort. Chevardnadzé, autrefois surnommé le renard blanc des montagnes, est aujourd'hui « Babou », le grand-père qui maîtrise la situation tout en n'arrivant pas à résoudre nombre de problèmes.

Un paradoxe qu'un jeune étudiant résume ainsi : « Chevardnadzé est l'albatros du Caucase. Il survole la situation mais malheureusement ses immenses ailes l'empêchent de marcher dans les rues de Tbilissi et de voir ce qui s'y passe ».

L'apprentissage de la démocratie est décidément bien ardu pour les ex-républiques soviétiques.

Extraits de reportages et entretiens réalisés pour La Chronique, Peuples du Monde, Le Point et Cahiers d'Europe. (C) 1998.

Nicolas Jallot

Extrait du bulletin de mars 2000

Du Collège de Combrée à Moscou

Ainsi titrait Ouest-France après la conférence de Nicolas JALLOT donnée, le jeudi 3 février, devant les élèves de Première et de Terminale, leurs professeurs et le Directeur de l'Institution. Pour Nicolas, du cours 1984, journaliste-écrivain, auteur d'un livre qui a fait grand bruit, en novembre dernier et dont nous rendrons compte prochainement, « Ces hommes qui ont fait tomber le mur », il s'agissait d'éclairer son jeune auditoire par ses analyses passionnées et subtiles sur la situation réelle de la Russie pour laquelle il éprouve une profonde affection - membre du club assez restreint des correspondants de presse occidentaux, il passe la majeure partie de son temps à Moscou - De la « glasnost » à la libération des premiers dissidents, de l'influence de Jean-Paul II jusqu'à la chute du mur de Berlin, de l'émancipation de la Pologne à celle des autres satellites du « Grand Frère », du réveil des nationalismes à la guerre en Tchétchénie, de l'émergence d'un Poutine au silence de Lebed, tous les sujets ont été abordés sous le feu de multiples questions. Et le journaliste du grand quotidien régional français de conclure : « ... Les applaudissements nourris qui ont ponctué la remarquable intervention de M. JALLOT, ont prouvé le contentement du jeune public. Gageons que les résultats d'Histoire-Géographie au « baccalauréat combréen » en sortiront renforcés et, pourquoi pas, qu'une vocation de journaliste aura germé de cette rencontre exceptionnelle ! »

Extrait du bulletin de septembre 2004

Cours 1974,78, 84, 93, 96.

Nous avons reçu un point complet d'informations sur la "Tribu" JALLOT, 5 au total :

Christophe JALLOT, cours 1974, Médecin à Bourg sur Gironde, 5 enfants;

Anne JALLOT, cours 1978, Infirmière, a une petite fille de 11 ans, Joséphine ;

Nicolas JALLOT, cours 1984, journaliste écrivain, demeurant à Paris XII, 6, rue Lamblardie, cf. Combréens dans l'Actualité ;

Guillaume JALLOT, cours 1993, après cinq années passées aux Beaux-Arts, travaille à Angoulême, capitale de la B.D., dans le film d'animation, a une petite fille Hélène.

Pierre JALLOT, cours 1996, a fait ses études universitaires à la Catho d'Angers, obtenu son DESS (master) en Sociologie, Développement culturel ; travaille à Brest comme "Chargé de Mission" ; adresse chez ses parents : B. P. 23, 53800 Renazé. Tél. 02.43.06.40.89. Téléphone à Brest : 02.98.02.04.77., notamment le mercredi après-midi (ses permanences).